

Bibliothèque
des
**SCIENCES
HUMAINES**

Le sauvage et l'artifice

**Les Japonais
devant la nature**

par

AUGUSTIN BERQUE

nrf
Éditions Gallimard

*Pour Tetsuko
avec et sans sauvagerie.*

PRÉSENTATION

Ce livre a pour sujet la question du milieu, c'est-à-dire la relation d'une société à l'espace et à la nature. Cas choisi : le Japon. L'accent est ici mis sur la nature plutôt que sur l'espace, thème auquel j'ai consacré une étude précédente; mais la problématique de fond – celle du milieu, que je développe ici – vaut par définition dans les deux cas.

Le Sauvage et l'artifice : ce titre cherche à dire que la société japonaise a devant la nature un comportement contrasté. D'un certain point de vue, elle tend à l'ignorer – qu'elle la laisse en l'état, ou bien qu'elle la saccage; mais d'un autre point de vue, elle l'apprécie au degré d'en avoir fait sa valeur suprême, l'aboutissement de sa culture. D'un côté la nature sauvage, de l'autre une nature construite – le comble de l'artifice. Comment ces deux extrêmes apparents peuvent-ils s'allier au sein d'un même milieu?

La solution est à chercher non dans les catégories de la pensée dualiste – la société japonaise n'est, par exemple, pas plus schizophrène qu'une autre –, mais dans la logique unitaire que suppose la notion même de milieu. S'agissant d'une autre culture que celle de l'auteur, le point d'attache de l'analyse devait donc être ce que les Japonais eux-mêmes se représentent par là; c'est-à-dire ce qu'ils appellent fûdo.

Milieu, ou fûdo : ces deux mots, qu'on emploie souvent au sens d'« environnement naturel », comportent néanmoins une acception culturelle. Cette ambivalence révèle que, dans la pratique d'un milieu donné, nature et société sont insépa-

rables. Elles ne le sont toutefois que dans les termes de cette pratique, lesquels ne valent pleinement que dans ce milieu. Tout revient donc à définir cet ensemble, et le sens qu'il confère à chacun de ses éléments. Ce sens est subjectif, mais il n'est pas que subjectif : il se fonde, objectivement, dans une certaine réalité, dont participent à degrés divers tous les composants du milieu.

C'est en vertu de cette logique d'ensemble que la société japonaise, comme toute autre société, se donne à voir elle-même dans le regard qu'elle porte sur la nature. En effet, si l'homme élabore des représentations de la nature, celle-ci lui est toujours présente : elle vit en lui, comme sujet, dans l'acte même où il se la figure, comme objet. Ce qu'une société voit dans la nature est fonction de sa propre nature. Savoir ce que la nature est pour les Japonais, par conséquent, peut mener à connaître ce qu'ils sont eux-mêmes.

*Partir ainsi de l'environnement, et en venir au cœur de la société : voilà du moins l'ambition de ce livre. Dans sa première partie, je décris la manière dont les Japonais perçoivent les principaux éléments de leur milieu naturel. Dans la deuxième, je propose une interprétation générale de la question du milieu *. Dans la troisième, je me fonde sur ce cadre théorique pour analyser la dimension culturelle du milieu japonais.*

Faiblesse d'auteur ou nécessité plus objective, j'ai voulu introduire à ce livre par un « seuil », où j'évoque en deux mots l'ambiance où il fut écrit. Peut-être les lecteurs friands d'anecdotes passeront-ils par ledit seuil ; mais il va de soi que le propos du livre, au sens strict, commence au-delà.

* Le chapitre iv (II^e partie) ne portant pas particulièrement sur le Japon, il peut être sauté par les lecteurs que n'intéressent pas spécifiquement les problèmes théoriques du milieu et du paysage. Cependant, ce chapitre définit certaines notions qui facilitent la compréhension de la III^e partie et de la conclusion. Quelques-unes sont des néologismes, les autres utilisent des mots courants et polysémiques dans un sens particulier. Pour la commodité de la lecture, ces notions ont été regroupées dans un petit glossaire et un tableau placés en appendice au chapitre iv.

Seuil

DES LIEUX VAGUES, UN DIMANCHE

J'ai entrepris ce livre quinze ans, jour pour jour, après la première saison que j'aurai vécue au Japon : l'été 1969. Quinze années passées pour plus de la moitié dans ce pays, ou, sinon, à l'étudier à partir de la France. Peu de chose, au fond; pourtant, quinze ans écoulés, d'où venait cette impression d'achever une boucle et de retrouver si tard, pour les comprendre enfin, certaines images oubliées?

Je vivais au début à Tôkyô et n'en sortais guère, faute d'argent. Quelques leçons de français, pour assurer le minimum; et quant au reste, il ne coûtait rien : j'étais là, et c'était pour moi l'essentiel. Pas assez là, certainement : trop de projets m'attachaient ailleurs, à d'autres temps; mais c'était l'âge, après tout, des grandes indifférences. De ces lieux, il ne me reste donc plus grand-chose; d'ailleurs, le quartier où je vivais (Totsuka-chô, à Shinjuku) n'existe plus sur les cartes (on l'a rebaptisé Takadanobaba); ni guère dans le paysage.

Au terme, pourtant, de ces quinze ans, assis à l'aube devant ma fenêtre, j'avais de nouveau à l'esprit certaines images. Celle-ci, la moins définissable : un dimanche après-midi, vers la fin du printemps, où ma femme et moi flânions du côté de Toyama-chô. L'impression d'être à la campagne, vraiment : petites rues sinueuses, jaillissements de verdure, collines, ravins embroussaillés, lambeaux de terrains vagues... Pourtant c'était la ville, la ville immense – un monde; et nous étions dedans, mais nous étions très loin. Sans doute le fallait-il, pour un

dimanche après-midi : la nature qui délivre, au cœur de la plus grande ville...

Voilà. Souvenir ténu, d'une promenade banale. Des choses que je n'avais jamais retracées : qu'aurais-je eu à en dire? et si peu à penser...

Un certain vertige, malgré tout. Car c'est bien la nature que je voyais, que je sentais; mais j'étais *dans* Tôkyô! Je n'allais que d'un mur à d'autres murs, certes; alors, pourquoi ne la ressentais-je pas, la nostalgie d'autres échappées? Bref, cette promenade était purement illogique. En pleine ville, c'est la nature qui apparaissait. Nous musardions dans la nature, et ce n'était même pas, surtout pas, dans un parc!

Tel est le paysage que, plus ou moins consciemment, j'ai cherché à comprendre pendant quinze ans. C'est vers la fin que je l'ai appelé problème : le problème du *sens* qui empreint la relation d'une société à la nature et à l'espace. Qu'est-ce qui produit ce sens? Et par quels mécanismes?

Le livre que je commençais voulait répondre à ces questions. D'un certain point de vue, je l'avais mûri pendant quinze ans; et, néanmoins, je le craignais prématuré : cela faisait si peu de temps que je pressentais sa problématique...

J'allais devoir la définir, celle-là; mais je savais du moins qu'elle ne pouvait pas ne pas sortir de la pénombre. N'avais-je pas déjà, par d'autres études, battu ses alentours? Ne m'étais-je pas, depuis quelques années, muni d'arguments suffisants pour couvrir même les paysages du dimanche après-midi, que le temps n'achève pas d'épuiser? D'ailleurs, écrire n'allait-il pas me guider? Raison décisive...

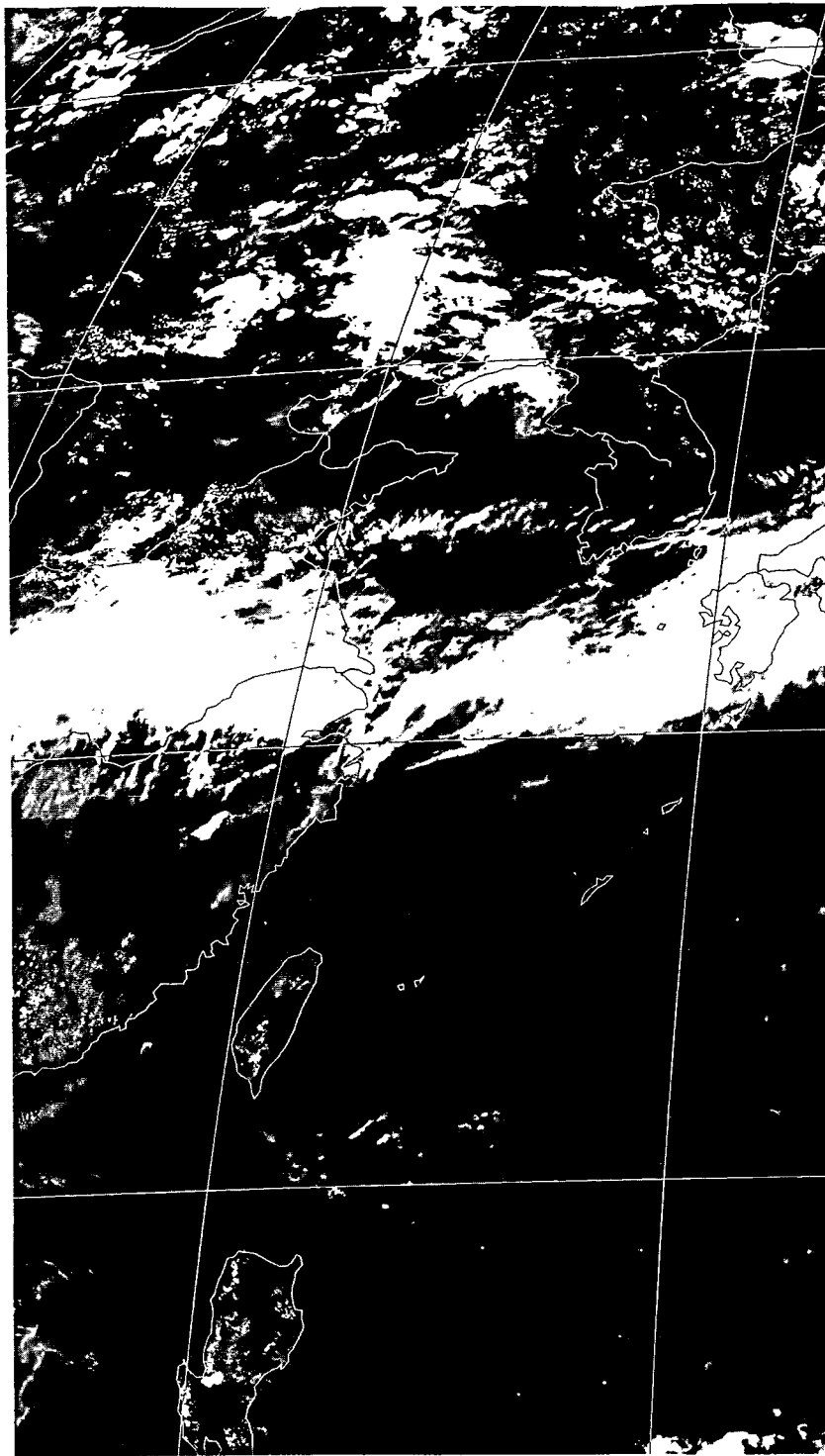
Et le livre s'est fait, en l'espace d'un été, comme j'étais sûr de devoir le faire : qu'il prît forme de mon travail, entre la fin de la nuit et la fin de la matinée, mais qu'il prît source en lui-même et, au-delà, dans les rouleaux de la côte landaise, où j'allais dévager le reste du jour. Je corroborais cette noble métaphore en invoquant la peinture chinoise et sa vision analogique de l'univers, dont je parlais un peu dans le livre, à propos de la notion de paysage. Objectivement d'ailleurs, c'était l'idée première du livre : la nature peut s'exprimer dans le langage de la culture, et, de nature sauvage, devenir nature

construite. Le travail de l'homme peut exprimer le devenir du monde...

Mais le livre qui s'est fait, ou, plus exactement, celui qui voulait se faire, était un autre livre. D'autres que moi l'ont senti, et me l'ont dit à leur manière. Qu'ils en soient ici remerciés : la maïeutique était nécessaire. Au lecteur de juger si elle fut suffisante... Quant à moi, je n'avais plus qu'à laisser passer un hiver et, le printemps venu, dégager un texte neuf des restes de l'ancien. Revenu à mon point de départ, cela m'a semblé naturel.

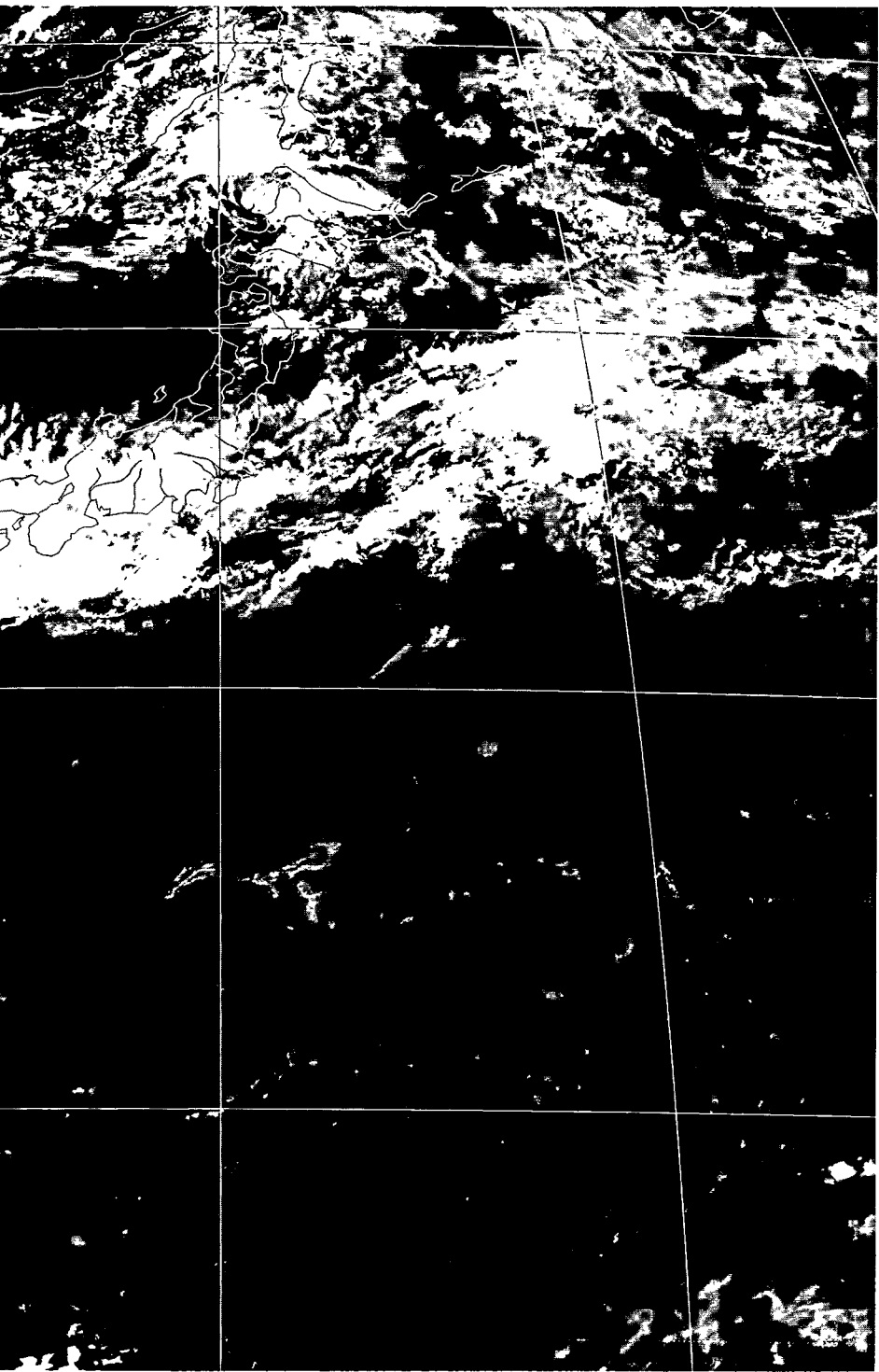
*Saint-Julien-en-Born, été 1984 ;
Maurepas, automne 1984 ;
Maison franco-japonaise,
printemps et automne 1985.*

ICONOGRAPHIE



1. Le front de la mousson le 20 juillet 1982, vu du satellite Himawari. Il est tombé ce jour-là 243 millimètres de pluie sur Nagasaki. *Photo Kishô-Chô.*

Extrait de la publication



AUGUSTIN BERQUE

Le sauvage et l'artifice

Les Japonais devant la nature

Le sauvage et l'artifice : la société japonaise a devant la nature un comportement contrasté. D'un côté elle tend à l'ignorer, qu'elle la laisse en l'état ou bien qu'elle la saccage ; de l'autre elle en fait sa valeur suprême et l'aboutissement de sa culture. Comment ces deux extrêmes apparents peuvent-ils s'allier au sein d'un même milieu ?

Cette ambivalence du milieu, ou *fûdo*, renvoie à une logique d'ensemble qui mène l'auteur, géographe d'origine, au cœur de la société japonaise, dont il est un des meilleurs connaisseurs français. Ce qu'une société voit dans la nature est toujours fonction de sa propre nature.

Le regard sensible et savant que pose Augustin Berque sur la manière plus sensible encore et plus naturellement savante qu'ont les Japonais de regarder leurs monts et leurs eaux, leurs herbes et leurs bois aux quatre saisons de l'année nous en apprend long sur eux, et sur nous.

Augustin Berque, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, a publié aux Éditions Gallimard Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon (1993) et Être humains sur la terre. Principes d'éthique de l'écoumène (1996).



9

782070 706778



Extrait de la publication

86-IX A 70677 ISBN 978-2-07-070677-8